



Lukas Hartmann

Un si long nez

Traduit de l'allemand
par Génia Catala

LA JOIE DE LIRE

CHAPITRE UN

En fait, je m'appelle Pierre, mais tout le monde dit Pit. Je ne sais pas pourquoi. Bosse prétend qu'une fois, quand j'étais petit, j'ai pointé mon doigt sur moi en disant : Pit. Moi, je crois que c'est Line qui m'a collé ce surnom. Line, c'est ma sœur, elle a deux ans de plus que moi et elle va se trouver dans tous les chapitres de ce livre, je n'y peux rien.

Un jour, nous avons donné des noms secrets à nos parents. Lui, c'est Lorgnon, parce qu'il nous regarde toujours par-dessus ses lunettes, et elle, comme elle n'arrête jamais de bosser, c'est Bosse. Lorgnon travaille dans un bureau, Bosse reste à la maison. Le jeudi, elle vend du thé et des épices dans un magasin du Tiers Monde, parce qu'elle trouve qu'il faut se battre pour la justice. On habite tout en haut d'un immeuble. Depuis le balcon, on pourrait cracher directement dans le bac à sable, mais je ne l'ai jamais fait, je le jure. Comme Line et Bosse fouillent parfois dans mes affaires, je cache

mes gants de gardien de but sous mes pulls dans le placard. Avant, je cachais aussi le chrono que j'ai hérité de mon grand-père. Je ne l'ai plus maintenant, je vous expliquerai pourquoi plus tard. Le chrono faisait un peu ringard, il avait un gros cadran, deux cadrans plus petits à l'intérieur, et cinq aiguilles. On ne pouvait bien lire le temps qu'au dixième de seconde, mais ça m'était égal.

Passer nos vacances sur une île grecque en automne, c'était évidemment une idée de Lorgnon. L'agence lui avait proposé une promotion, avec des billets gratuits pour les enfants de moins de douze ans.

– Bon, j'ai quelque chose à vous annoncer, on va pouvoir prolonger l'été, c'est chouette, non ?

On aurait préféré y aller en juillet, Line et moi, comme les autres enfants, mais Lorgnon ne veut jamais partir l'été parce qu'il y a trop de monde à la plage. Bosse aussi était contre l'idée de l'île – l'automne, elle préfère aller à la montagne, pour la lumière. Mais chaque fois qu'elle est contre quelque chose, Lorgnon est pour. Ça l'a rendu furieux, il a jeté les billets par terre.

– Mais pars où tu veux, j'en ai rien à fiche, pour moi, tu peux aller camper sur le toit !

– Tu n'essaies jamais de me comprendre !

– Et toi tu n'es jamais contente ! Qui ramène le fric, ici, hein, qui ?

Je les entendais de mon lit. Bosse a d'abord pleuré, puis elle a fini par céder, peut-être parce qu'elle est plus vite enrouée. Line et moi, c'est pas pareil, quand on se dispute, elle mord, elle pince. Une fois elle m'a même arraché une touffe de cheveux. Pour la punir, Bosse l'a enfermée dans sa chambre, ce que j'ai trouvé très juste.

Samedi, ça a été le branle-bas. Comme on avait droit chacun à cinq cents grammes de jouets, pas plus, on a dû les peser sur la balance. C'est pour qu'on apprenne à se restreindre, dit Lorgnon. Lui, en tout cas, il ne se restreint jamais quand il mange du chocolat. J'ai pris un tas de petites choses, le ballon de plage gonflable, un jeu de cartes, des crayons, mon couteau de poche. Avec les bouées, on était presque en surpoids. Lorgnon dit qu'on sait nager, alors il les compte dans les jouets. Il aurait aussi interdit le chronomètre, mais je me le suis accroché en douce autour du cou, sous mon t-shirt. Lorgnon ne l'a remarqué que dans l'avion, et c'était trop tard pour me l'enlever.

Dans l'avion, un charter, on ne servait que des boissons, j'ai bu trois jus d'orange. Tous les quarts d'heure, Line et moi échangeons nos places pour être près de la

fenêtre ; quand c'était mon tour, je regardais les nuages, au-dessous de nous, qui ressemblaient à de la barbe à papa. Avant, je croyais que grand-père était devenu un ange, assis sur un nuage comme ceux-là. Mais c'était juste un mensonge pour nous consoler. La preuve, c'est que là-haut tout était vide et blanc.

Lorgnon buvait son jus de betterave. Il emporte toujours des bouteilles, en vacances, pour se protéger des infections. Ça lui fait des lèvres rouges et, quand il oublie de les essuyer, il ressemble à Dracula. Soudain j'ai vu la mer, tout en bas, exactement comme sur les affiches, bleue et immense, et Line a crié :

– La mer !

Comme si j'étais trop bête pour la voir tout seul !

Après 1 heure, 45 minutes et 34,2 secondes, nous avons atterri en Crète. Un taxi nous a conduits au port. Avec mon chrono je peux mesurer deux actions différentes en même temps. Par exemple, nos parents se sont disputés 13 minutes et 26,2 secondes sur le bateau, et Line a été malade 56 minutes et 17,6 secondes. J'ai noté la plupart des temps dans mon carnet, c'est pour ça que je le sais encore si précisément aujourd'hui.

Ensuite on a pris un minibus jusqu'au village de vacances où on nous a attribué le cinquième bungalow

depuis la gauche. Il était situé juste sur la baie. Il y avait deux cent douze pas jusqu'au restaurant où on mangeait le petit-déjeuner et le dîner et, une fois, j'ai fait la distance en 31,6 secondes. J'ai couru aussi vite que j'ai pu et, malgré tous ses efforts, Lorgnon n'a pas pu me rattraper.

On a dû se partager une chambre, Line et moi, et en plus, la petite. Ça n'a pas été facile parce qu'on est habitués à avoir chacun la sienne. Line me reprochait de laisser mes chaussures sales de son côté et de mettre du sable dans son lit, ce qui était faux. Et elle, elle voulait toujours lire la nuit, et sa lampe n'avait pas d'abat-jour, ce qui m'éblouissait et m'empêchait de dormir. Mais le pire, c'est qu'elle bousculait mon lit et me réveillait, quand elle allait faire pipi la nuit. Les deux premiers jours, on n'a pas cessé de s'engueuler, puis on a tendu un fil à travers la chambre, à gauche du fil c'était ma moitié, à droite, la sienne ; celui qui cassait le fil devait le retendre, et si on voulait pénétrer dans l'autre moitié, il fallait d'abord demander la permission. On a placé une chaise entre nous avec une serviette éponge sur le dossier pour tamiser la lumière. A partir de ce moment, ça s'est mieux passé.

On s'était imaginés qu'on rencontrerait des enfants de

notre âge, comme l'an dernier à Rimini où on passait toute la journée en bande. Mais, en dehors de nous, il n'y a que trois familles avec des bébés. Pour le reste, ce sont des couples d'amoureux ou des gens seuls. Il y a du poisson tous les soirs, il y a même des calamars, et le poisson – qu'il soit grillé ou bouilli – je le déteste, à cause des arêtes ; j'ai beau les retirer, il en reste toujours. Un jour il y en aura une qui restera coincée dans ma gorge et j'étoufferai. Lorgnon nous oblige à avaler trois bouchées de toutes les sortes de poissons, même les tout petits qu'on mange avec la tête et la queue.

Après le petit-déjeuner, nos parents traînent leurs chaises longues et leur parasol jusqu'à la plage. Bosse étale de la crème solaire sur le dos de Lorgnon, ils s'étendent, et pour eux ça s'arrête là. Sinon que Bosse est quand même un peu plus active que Lorgnon, elle tricote des pulls pour ses filleuls, ou lit un livre. Lorgnon ne fait que lire son journal qui finit sur sa poitrine ou sa figure, dès qu'il commence à somnoler.

– Dieu soit loué, vous n'avez plus l'âge où on joue encore avec papa et maman, a dit Lorgnon le premier jour.

– Laissez votre père tranquille, il a besoin de récupérer de son stress. Allez jouer dans l'eau, amusez-vous ! a ajouté Bosse.

– Mais pas à plus d'un mètre du bord de la plage, a crié Lorgnon, et, pas au-delà des balises ! Et seulement avec vos bouées !

Dans le village de vacances, presque tous les jeux prévus pour les enfants sont cassés. Les trois planches de surf qu'on a trouvées dans le hangar s'enfoncent comme des pierres quand on les met à l'eau. Le filet du tennis de table est déchiré, et la table pleine de trous. Le baby-foot est tellement branlant qu'on ne peut pas tourner les poignées sans le faire tomber. Et tout est comme ça. On n'arrive même pas à construire un château de sable jusqu'au bout. Il y a toujours un mioche qui trébuche ou rampe sur les murailles et les belles tours qu'on a dressées. Et quand je me mets en colère, j'ai tout de suite ses parents sur le dos.

C'est vrai, on peut se courir après ou jouer au ballon dans l'eau tant qu'on veut, mais la mer et l'air ne sont plus aussi chauds qu'en été et, après un quart d'heure, on commence à avoir froid. On joue au ballon sur le sable pour se réchauffer, mais comme il y a du vent, le ballon atterrit systématiquement sur le ventre rouge des touristes couchés au soleil.

Quand Line va lire plus haut, dans le sable sec, je m'assieds près de l'eau, là où les vagues viennent mourir,

et je mesure le temps entre les grosses vagues. Parfois, je m'imagine en pirate, un couteau entre les dents, et le temps passe plus vite.

CHAPITRE DEUX

Le troisième jour sur l'île, Line m'a montré un coquillage qu'elle avait trouvé dans l'eau, près du bord. Il était grand, orangé, avec des rainures, une vraie merveille. On a ratissé la plage dans l'espoir d'en découvrir d'autres. Mais on n'a trouvé que des sacs plastique soufflés par le vent, beaucoup d'algues, et de minuscules coquillages dans le sable humide qui ne valaient pas la peine qu'on les ramasse.

– Tu vois, le grand coquillage, c'était juste de la chance, dit Line.

– Je crois pas. Il faut qu'on aille voir ailleurs.

– Mais Lorgnon nous interdit de sortir de la baie.

– On pourrait aller juste un peu plus loin.

– Et s'ils nous voient ?

– Ils dorment.

– Tu crois ?

Nous nous sommes approchés silencieusement de nos parents, affalés sur leurs transats. Lorgnon ronflait

doucement. Le parasol ne protégeait que sa tête et sa poitrine, et ses jambes, toutes rouges, luisaient au soleil. Bosse était assise comme si elle tricotait, mais ses mains ne bougeaient pas, ses yeux étaient fermés et sa bouche entrouverte.

– Tu vois ? murmurai-je. Pas de danger.

On s'est glissés le long des bungalows jusqu'à l'extrémité de la baie et on a grimpé sur la dune. Une plage étroite s'étendait sur un ou deux kilomètres, avec tout au bout des rochers qui tombaient dans la mer. Line a prétendu que c'était des rocs escarpés, et moi, des falaises.

Plus à droite, sur la colline, on voyait quelques maisons derrière des arbres un peu ébouriffés. Line a dit que c'était des acacias, moi que c'était des pins. Pour les oliviers, plus près de nous, on était d'accord. Bosse nous les avait montrés, on savait qu'ils étaient plus petits et un peu argentés.

De la lessive séchait devant les maisons, des chèvres et des poules se promenaient un peu partout, un chien a aboyé.

– Qui est-ce qui vit là-bas ? demandai-je.

– Les gens d'ici.

– Viens.

La plage était déserte, seuls deux bateaux de pêche passaient au large. Line a trouvé un gros coquillage, et moi, deux et demi. Ils étaient presque enfouis dans le sable, on les a dégagés et rincés dans la mer.

Puis Line en a encore découvert un jaune, tout fin, couvert de petits points, et moi, un brun foncé, en colimaçon.

Soudain, le soleil était si bas qu'on a eu peur. Il était 5 heures 45 minutes, on a fait demi-tour et on a couru vers la baie. On s'est juste arrêtés pour cacher nos coquillages dans un endroit que je ne vous dirai pas, car les coquillages étaient notre trésor, et les trésors, ça se protège.

– Où étiez-vous ? demanda Lorgnon, soupçonneux.

– Dans le bungalow, dis-je.

– On est allés boire de l'eau, dit Line.

– Bon, dit Lorgnon, à demi rassuré. Il aime que nous buvions de l'eau plutôt que du soda.

– Et puis on a joué au Scrabble à l'intérieur, à l'ombre, dis-je.

– C'est très bien, dit Bosse. J'espère que vous avez remis la clé dans le pot.

– Bien sûr, dit Line.

– Ah, regardez ! Quel beau coucher de soleil !

Quand Bosse dit ce genre de phrases, elle a toujours la larme à l'œil. On a regardé le soleil, immense et rouge, qui a lentement plongé dans la mer. A 6 heures, 37 minutes et 56 secondes, il avait disparu, les nuages sont devenus jaune clair comme de la crème vanille, et la mer s'est soudain obscurcie. On est rentrés s'habiller et Line s'est énervée parce que Bosse voulait lui faire porter un pull à manches longues. Puis on est allés manger.

Une fois au lit, on a parlé tout bas pour qu'ils ne nous entendent pas. Mais nous, on comprenait tout ce qu'ils disaient. Lorgnon a commencé par lui déconseiller de boire autant de ce vin grec, lourd et mauvais pour elle. Bosse a répondu que ça le concernait plutôt lui, qui avait la vessie fragile. Lorgnon a haussé le ton, Bosse s'est défendue, et ils se sont disputés. Je me suis demandé s'ils allaient se séparer, comme les parents de Roger, un garçon de ma classe. Un jour, il nous a annoncé qu'il allait déménager avec sa mère dans un petit bled à la campagne, et qu'il aurait une chaîne hi-fi pour lui tout seul. Il avait les larmes aux yeux mais faisait semblant d'être content. On lui a dit qu'on irait lui rendre visite. J'ai la bouche sèche quand j'y pense et j'aurais bien voulu en parler à Line, mais je ne l'ai pas fait.

Quand Lorgnon et Bosse se sont tus, j'ai dit :

- Demain on ira jusqu'aux falaises. D'accord ?
- On verra, dit Line, ça dépend.
- Allez, ne sois pas lâche.
- Juste prudente. Tu peux être content que je sois là, sans moi tu aurais déjà fait dix mille bêtises.
- Silence à la fin ! Dormez maintenant ! cria Lorgnon en donnant un coup à la paroi.

CHAPITRE TROIS

Le lendemain, nous avons été très sages jusqu'à la sieste. Lorgnon, qui avait des taches sur le visage, a bu toute une bouteille de jus de betterave au petit-déjeuner. Il avait mal dormi à cause de ses coups de soleil, pourtant il a oublié d'emporter à la plage sa pommade contre les brûlures. Je suis allé de moi-même la chercher au bungalow et Line a aidé Bosse à l'étaler sur les endroits brûlés.

– Il faut toujours que tu exagères avec le soleil, dit Bosse.

– J'ai la peau sensible.

– Justement, pourquoi tu ne fais pas plus attention ?

Par chance, ils se sont endormis plus tôt que la veille. On a filé dès que Lorgnon a commencé à ronfler. On a d'abord cherché nos sandales dans le bungalow, pour protéger nos plantes de pied, a dit Line ; et on a enfilé des t-shirts et des shorts sur nos maillots de bain, ça c'était mon idée, à cause du vent. J'ai encore rempli une

bouteille en plastique que j'ai attachée à la taille, au cas où. Sans nourriture, l'homme survit soixante jours, et sans eau, seulement trois. Et j'avais comme toujours mon couteau de poche et mon chrono.

La bande de sable était longue, et tous les quelques mètres on découvrait un coquillage. On a même trouvé un hippocampe séché et tout près, une mouette morte qui puait. Mais notre but, c'était de se rendre le plus vite possible à la falaise. J'imaginai tous les navires qui avaient sombré dans les tempêtes, et j'espérais qu'on découvrirait une épave au milieu des rochers, et dans l'épave, un coffre, et dans le coffre, un trésor. Mais je ne l'ai pas dit à Line.

On marchait de plus en plus vite sur le sable humide, là où on n'enfonçait pas. À notre gauche il y avait la mer, verte et bleue, avec ses crêtes de vagues, et à droite la colline, avec les maisons blanches derrière les arbres. L'une après l'autre, les vagues se brisaient sur le rivage et léchaient nos pieds. Puis nous avons entendu aboyer. Un chien courait vers nous, suivi d'un garçon.

– Ne bouge pas, dis-je à Line.

Elle a peur des chiens, et si on s'enfuit devant un chien, il vous court après. Le chien a tourné autour de nous en montrant les dents, et on a tourné avec lui, pour

qu'il ne nous attrape pas par derrière. Il était sale, jaune et maigre, avec sur son flanc une longue cicatrice.

– Rappelle ton chien ! dit Line au garçon.

Celui-ci cria quelques mots et le chien, la queue basse, retourna vers lui.

Le garçon avait une demi-tête de plus que moi. Il portait un jean coupé aux genoux et une chemise bien trop grande pour lui. Il s'approcha et dit au chien de se coucher. Puis il tira de sa chemise un sac en papier, fit tomber quelques trucs bleuâtres dans sa main et nous les montra.

– Des figues, dit Line.

Le garçon appuya sur l'une d'elles pour montrer comme elle était tendre.

– Deux euros, dit-il.

– Il veut nous les vendre, dit Line.

J'ai secoué la tête.

– Un euro, dit le garçon, très sérieux.

Le chien, couché à ses pieds, grogna.

Je fouillai mes poches. Il n'y avait que quelques coquillages, le couteau de poche et un mouchoir froissé.

– Tu peux avoir les coquillages, si tu veux. Un coquillage contre une figue.

Le garçon fit un pas en avant et désigna mon chrono.

– Tic-tac.

– Ça, tu ne peux pas l'avoir.

Le chien aboya et le garçon l'attrapa par le collier pour l'empêcher de nous attaquer.

– Viens, on s'en va, dit Line.

Le garçon restait là, les jambes écartées, nous bloquant le chemin vers la baie. On a continué dans la direction opposée, comme prévu. Je regardais de temps en temps par-dessus mon épaule ; le garçon et le chien nous suivaient toujours à la même distance, qu'on aille plus vite ou plus lentement.

– Il ne nous fera rien, dis-je à Line. Il veut juste passer le temps.

La plage était devenue très étroite et pierreuse. On arrivait à la falaise. Elle était jaune pâle, comme le chien, et pleine de trous creusés par l'eau de mer. Les rochers se dressaient comme un mur. A certains endroits, la paroi était renflée, et on devait marcher dans l'eau pendant quelques mètres. Heureusement, l'eau était basse et le vent soufflait légèrement, sinon nous n'aurions pas pu avancer. Le garçon étranger ne se laissait pas distancer, on l'entendait patauger derrière nous avec son chien.

– Regarde ça, dit Line.

Derrière elle, un étroit sentier zigzaguait jusqu'à la

crête de la falaise. On apercevait des herbes dans les saillies, et un buisson ici et là.

– On dirait un sentier de chèvres, dit Line. Impossible de monter par là.

– Mais si. Un peu de grimpe, ça ne va pas nous faire de mal.

Je me retournai, le garçon avait disparu.

– Tu es fou, dit Line. C'est bien trop dangereux.

Je commençai à monter, et j'avais raison, le sentier était plus large qu'on ne pouvait le voir d'en bas. Je devais bien me cramponner, réfléchir avant chaque pas, et veiller à ce que mon chrono ne s'accroche pas à une branche. Arrivé au sommet, je me suis couché prudemment sur le ventre et j'ai regardé en bas. C'était comme au quatrième étage d'un immeuble. La tête levée, Line me regardait.

– Tu peux y arriver. Ce n'est pas si raide que ça.

– Tu veux toujours être le plus courageux, me lança-t-elle en calant son pied sur un rocher.

Line montait lentement, prudemment. Il lui fallut 4 minutes et 28,8 secondes pour me rejoindre. Deux ou trois fois, des pierres roulèrent sous ses pieds, et une fois elle oscilla comme si elle allait tomber en arrière, je m'en suis presque mordu la langue. Alors, j'ai fermé

les yeux, jetant un coup d'œil de temps en temps pour voir où elle en était, et regarder mon chrono.

Line est enfin arrivée en haut, je l'ai tirée dans le dernier bout. Elle s'est assise à côté de moi, tout essoufflée ; malgré l'effort, elle était encore plus pâle qu'avant.

– Tu vois ? murmura-t-elle. Ce que tu peux faire, j'y arrive aussi.

Nous étions au sommet d'une presqu'île dont l'autre versant descendait en pente douce vers la mer. La presqu'île faisait un coude et formait une petite baie étroite qui ressemblait presque à un fjord, si vous savez ce que c'est. La baie était pleine de petites îles, comme si un géant avait jeté des rochers dans l'eau.

On s'est mis en route. Line avait les genoux en coton et a fait quelques pas en chancelant avant de pouvoir marcher normalement. L'herbe était haute et avait l'odeur des herbes italiennes que Bosse met sur le rôti. J'avais en premier, en tapant le sol pour chasser les serpents, mais seules des sauterelles sautaient dans toutes les directions. Après quelques minutes, je me suis presque heurté à une clôture de barbelés. Il y avait trois rangées de fils rouillés, les poteaux étaient pourris et quelques-uns étaient tombés par terre. En suivant la clôture, j'ai trouvé une pancarte dans l'herbe. On pouvait

juste lire un mot en lettres délavées : « ATTENTION ! » Le reste était en grec, avec des alphas et des betas.

– Tu vois, dit Line, c'est dangereux. Mieux vaut retourner d'où on est venus.

– Mais ce truc est vieux comme tout. C'était peut-être une zone militaire interdite après la guerre.

Lorgnon, qui regarde toujours les émissions sur la Deuxième Guerre mondiale, nous a raconté qu'on s'était beaucoup battus pour notre île. Après avoir enjambé la clôture, j'ai bien fouillé l'herbe avec mon bâton.

– Pas de problème. Viens, c'est exactement comme de l'autre côté.

– Moi je reste ici, dit Line, prenant son air buté.

– Alors tu vas devoir redescendre par la falaise.

D'un bond, elle m'a rejoint. Nous avons continué à avancer en regardant attentivement autour de nous.

Enfin, nous sommes arrivés au rivage. Ici, la mer était protégée du vent et les vagues étaient moins fortes et moins bruyantes que dans notre baie.

– Tu as entendu ? demanda Line en me prenant le bras.

– Quoi ?

Je tendis l'oreille. C'est vrai, on entendait un son qui montait puis diminuait, on aurait dit un chant, ou une plainte.

– Ça vient de là-bas, dit Line, en montrant les petites îles.

Elles formaient comme une chaîne arrondie. La dernière, qui s'élevait nettement au-dessus des autres, ressemblait à un divan avec un accoudoir un peu chiffonné.

Les sons s'amplifièrent, ils me traversaient.

– Tu crois que c'est un animal ? chuchotai-je.

Line secoua la tête.

– C'est un homme. Tu n'entends pas ? Il appelle à l'aide.

J'aurais préféré n'avoir rien entendu. Je connais des histoires où un monstre habite une grotte et attire les gens pour les manger. Bien sûr, je ne crois pas à ce genre de bêtises – en général. Mais là, je savais que je n'y couperais pas : Line a suivi un cours de secouriste ; elle est persuadée qu'elle doit aider tous ceux qui ont des problèmes. Il lui est déjà arrivé de sortir un chat d'un baril plein d'eau de pluie et, l'été dernier, elle a aidé une vieille dame qui était tombée et lui a bandé les coudes.

– Il faut qu'on y aille, dit Line, la voix tremblante. C'est notre devoir.

– Il vaudrait peut-être mieux appeler la police.

– Tu vois un téléphone ?

Les plaintes ne cessaient pas, j'avais vraiment l'impression qu'elles tentaient de nous attirer sur l'île du fond.

Je me taisais, mon cœur battait comme un fou.

– Et puis nous sommes deux, dit Line.

– Mais comment y arriver ?

– On va sauter d'une île à l'autre, elles sont suffisamment proches.

Chacun attendait que l'autre passe devant. Finalement on est entrés dans l'eau ensemble et on a grimpé sans trop de peine sur le premier îlot. Puis on a sauté sur le deuxième, un peu plus haut que le premier, et ainsi de suite, comme sur un escalier. Arrivés à l'avant-dernier îlot, on a regardé l'île. Plate, grande comme un terrain de football et pleine de buissons et d'arbres, elle ressemblait à une petite forêt vierge. Derrière, on apercevait l'accoudoir chiffonné, c'était une paroi de rochers noirs.

Il y avait au moins trois mètres entre l'île et nous, deux fois plus que pour notre dernier saut. Et nous étions aussi haut que sur le plongeoir des cinq mètres.

– Vas-y, saute, dit Line.

– Non, toi. Tu as les jambes plus longues.

Et maintenant, c'est au tour de Line de raconter.

Elle se souvient mieux que moi des drôles de phrases que Zervan a dites quand on l'a rencontré.

CHAPITRE QUATRE

C'est Pit qui a écrit les trois premiers chapitres et j'ai corrigé ses fautes d'orthographe et de grammaire. Il mélange un peu les temps des verbes, c'est vrai, mais je me suis rendu compte que ça faisait plus vivant, et je vais faire pareil de temps en temps, pour qu'il n'y ait pas trop de différences entre nos façons d'écrire. Il en rajoute parfois, surtout quand il veut montrer comme il est courageux. Il ne supporte pas que j'aie deux ans de plus, et un plus grand vocabulaire, alors il se fait mousser, comme la plupart des garçons. A part ça, tout s'est passé comme il l'a décrit. Au début, je voulais remplacer « Lorgnon » et « Bosse » par papa et maman, pour que ce soit plus clair. Mais, quand on se parle, on appelle vraiment nos parents comme ça, alors comme ce livre est un compte rendu des faits, j'ai laissé les surnoms. Nous avons aussi décidé d'écrire en alternance.

Nous étions donc sur notre rocher, à nous demander ce que ça ferait de sauter de cinq mètres dans la mer.